

ECRICOME PREPA ECE

Culture générale

503458

BOCA

LOUIS-MARIE

20/02/2000

Note de délibération : 20 / 20

Correction 1 :

Appréciation : Une réflexion approfondie et une rhétorique rigoureuse. Des références très riches.

Numéro d'inscription

5 0 3 4 5 8



Né(e) le

2 0 / 0 2 / 2 0 0 0

Signature

Nom

B O C A

Prénom (s)

L O U I S - M A R I E

20 / 20

Épreuve :

Culture générale dissertation

Sujet

 1

ou

 2

(Veuillez cocher le N° de sujet choisi)

Les feuilles dont l'entête d'identification n'est pas entièrement renseigné ne seront pas prises en compte pour la correction.

Feuille

0 1

/ 0 3

Commencez à composer dès la première page.

Nos désirs nous divisent-ils ?

« Don Giovanni » de Mozart s'ouvre sur un air vif et léger noté allegro, sur lequel se superpose après quelques mesures un motif plus grave et plus profond. Cet air, noté andante grazioso, est pour Kierkegaard dans Ou bien... Ou bien l'expression la plus pure du désir de Don Giovanni. Comme des notes de musique, les désirs de Don Giovanni se succèdent, se superposent. Ses désirs ont un caractère primesautiers que seule la musique peut retracer, par un air pizzicato. Ses désirs de Don Giovanni semblent donc faire partie d'une mélodie, s'unissant comme des notes sur une partition pour donner toute sa profondeur au personnage. Ses désirs semblent donc unis et unissants. Toutefois, l'opposition de Don Giovanni et de son père est avant tout l'opposition de deux désirs ; celui du libertinage et celui de l'honneur aristocratique. Ses désirs sembleraient donc diviser, séparer les hommes. De plus, c'est Don Giovanni lui-même qui semble divisé par ses désirs, divisé comme il est entre les multiples objets de ses désirs. L'air du catalogue, lors

NE RIEN ÉCRIRE

DANS CE CADRE

20 / 20

duquel ses multiples conquêtes sont énumérées, est lui-même divisé en plusieurs mesures. Don Giovanni semble divisé par ses désirs comme la partition l'est par les différents motifs. Si les désirs semblaient unis et unissants, unificateurs, il semblerait plutôt qu'ils soient facteurs de division avec autrui et en soi-même. Dès lors, les désirs nous divisent-ils ? Si nos désirs ne semblent pas pouvoir nous diviser, en tant que sujet comme en tant que groupe, les risques de division du sujet et de la société sont bien présents. Par des désirs intimement personnels et purement désintéressés, nous pouvons connaître l'union du groupe, de notre être, et croître. Et la division peut être substituée la croissance.

Nos désirs ne nous divisent pas ; ils sont cohérents avec notre être de sujet désirant et ne peuvent aller contre cette cohérence. Descartes, dans la Lettre à Chanut, affirme que nos désirs sont liés à notre vécu, et qu'ils sont accessibles à notre conscience par l'introspection. Un désir laisse comme un pli dans la conscience selon lui, pli que l'on pourra ressentir par la suite s'il est réactif.

par un objet de désir équivalent. Nos désirs sont donc en cohérence avec notre être, notre vécu, et ne nous divisent pas.

Le désir de Descartes pour les femmes louches, qu'il avoue dans sa lettre, était ainsi dû au désir de jeunesse qu'il avait eu pour une jeune femme qui louchait. Le personnage de Bardamu dans Voyage au bout de la nuit de Céline est tout entier mû par son désir de partir, jusque dans son nom : « mû par son barda ». Ce désir est cohérent avec son être, son nom, et ne le divise pas. Lorsqu'il perd la décision de quitter Adly et Detroit, il n'est pas divisé ; il est tout entier motivé par son désir. Adly s'en rend compte, comprenant que ce désir est comme une maladie, et que nul ne peut lutter contre. Ainsi, nos désirs sont en cohérence avec notre être et en cela ne nous divisent pas.


Si les désirs ne nous divisent pas en tant que sujets, ils ne nous divisent pas non plus en tant que groupe. En effet, le désir peut être collectif. Dès lors, nos désirs, s'ils sont une particularité commune entre autrui et moi, ne sont pas un facteur de division entre nous. Saint Augustin, dans ses Confessions, relate une anecdote de jeunesse : avec des amis, mûs par un désir collectif, ils ont volé des poires dans un champ. Saint Augustin reconnaît ne pas avoir été motivé par les poires, mais par le désir de débâter aux règles, sous l'impulsion de ses amis ; il ne l'aurait pas fait seul. Cette « connivence dans le mal » est la marque d'un désir purement collectif. Goethe, dans « Faust », montre en musique la puissance du désir collectif. Dans la mise en scène de Cassel, Ruggero Raimondi chante sur une table dans une taverne, à côté d'une statue du veau d'or. « Le veau d'or est toujours

debout ! Il est acclamé d'un bout du monde à l'autre bout ! »
bante-t-il puissamment, repris par le chœur. La ronde qui forme
le tour autour du veau d'or et les motifs mélodiques joués par
un piccolo insistent sur cette dimension collective du désir. Ainsi,
parce que nos désirs peuvent être collectifs, ils ne nous
divisent pas. Quand le veau d'or se met à vomir des
pièces, la ronde se resserre, devenant comme une seule entité. Nos
désirs pourraient donc même nous unir ?

Nos désirs semblent même unificateurs, et en cela
il semble impossible qu'ils puissent nous diviser. Platon,
dans Le Banquet, relate le mythe des androgynes. Selon ce
mythe, les humains, originellement androgynes, auraient été
punis par les dieux pour leur arrogance et coupés en deux.
Dès lors, mû par un manque existentiel, l'homme désirerait
retrouver sa moitié manquante. Pour Platon, cette tentative
d'union se retrouve dans l'acte de faire l'amour. L'étreinte est
alors le symbole du caractère unificateur d'autrui et de moi
du désir. Klint, dans Le Baiser, retranscrit cette union
permise par le désir. Enveloppés de capes d'or, un couple est
figé dans une étreinte éternelle. Les délimitations des corps sont peu
prononcées et seuls les motifs des manteaux les distinguent. Le ciel
autour du couple se teinte également d'or, et c'est alors avec
le cosmos que le couple semble uni. Dans une étreinte puissante,
le couple semble ne faire qu'un, et avec lui le monde. Dans une
logique platonicienne, les amants de Klint ne font plus qu'un ;
nos désirs nous permettent de nous unir avec autrui ; ils ne
nous divisent donc pas. Pour autant, en 2008, Julio Vives
Chilida a proposé une interprétation originale du tableau de
Klint. Les amants seraient pour lui Apollon et la nymphe

Numéro d'inscription

5 0 3 4 5 8



Signature

Né(e) le

2 0 / 0 2 / 2 0 0 0



Nom

B O C A

Prénom (s)

L O U I S - H A R I E

20 / 20



Épreuve :

Culture générale dissertation

Sujet

1

ou

2

(Veuillez cocher le N° de sujet choisi)

Les feuilles dont l'entête d'identification n'est pas entièrement renseigné ne seront pas prises en compte pour la correction.

Feuille

0 2 /

0 3

Commencez à composer dès la première page...

Daphnée. Or dans la mythologie grecque, Apollon tente de violer Daphnée, qui se transforme en laurier pour lui échapper. Les fleurs et les racines sur le tableau seraient donc un début de transformation, et ce qui semble être une union éternelle est une tentative de viol qui rencontre une résistance. Apollon et Daphnée sont alors antagonistes ; nos désirs nous diviseraient - ils en fin de compte ?

Nos désirs semblent pouvoir nous diviser ; plusieurs sortes d'hommes peuvent être distingués en fonction de leur rapport à leur désir. Platon dans La République divise ainsi l'humanité en trois selon le rapport de chacun à ses désirs, de la même manière qu'il sépare l'âme en trois. Les hommes d'airain sont ainsi la majorité des hommes. C'est l'*épithumia* qui gouverne en eux, siège des passions basses dans l'âme. Les hommes d'argent viennent ensuite. Le *thumos*, siège du courage, domine en eux. Ce sont les défenseurs de la Cité. Enfin, les hommes d'or sont ceux qui sont parvenus à maîtriser leur *épithumia* et à suivre la direction proposée par le *noûs*, siège des désirs purs et nobles. Nos désirs nous divisent donc

selon notre rapport à eux et vous assignent une place dans la Cité, les hommes d'ici étant ainsi les philosophes rois pour Platon.

Michel Foucault, dans Histoire de la sexualité, rappelle que les Grecs choisissaient comme chefs ceux qui avaient su résister à leurs désirs sexuels, considérant qu'ils étaient incorruptibles.

Nos désirs nous divisent donc en plusieurs sortes d'hommes.

De plus, Michel Foucault rappelle dans son livre que la sexualité n'est pas exempte d'une forme de violence. Nos désirs nous dresseront-ils les uns contre les autres ?

Nos désirs nous diviseraient en nous poussant les uns contre les autres. Pour Hegel, dans Phénoménologie de l'esprit, c'est parce qu'autrui désire que je sens qu'il est différent. De plus, affirmant que le désir le plus original en l'homme est d'être reconnu, Hegel considère que ce désir de reconnaissance se projetera sur autrui, que je reconnais comme différent car il n'a pas les mêmes désirs que moi. Autrui me reconnaît également comme différent, et une lutte « où il en va de la vie et de la mort » s'engage. Nos désirs sont donc causes de combat avec autrui ; nos désirs nous poussent à nous battre, nous divisent. Du combat sortira un vainqueur, qui sera le maître, et un perdant, qui sera l'esclave. L'esclave reconnaît le maître mais celui-ci ne reconnaît pas l'esclave, le considère comme objet et non comme sujet. La reconnaissance que le maître doit à l'esclave n'est alors pas significative pour le

maître, et son désir de reconnaissance n'étant pas assouvi, les luttes continuent. Enfin, nos désirs nous dressent les uns contre les autres, nous divisent.

En plus de nous diviser avec autrui, nos désirs semblent même nous diviser nous-mêmes. Nos désirs nous mettent en pièce. Dans les Metamorphoses, Ovide rapporte le mythe de Diane et Actéon. Actéon, jeune chasseur talentueux, marche dans la forêt aux côtés de ses chiens quand il est attiré par un bouquet. Il découvre alors Diane, déesse chasseresse, figure de la nuit, de la virginité et de la forêt vierge. Les yeux d'Actéon voient Diane dans sa nudité préservée. Elle en rougit et le maudit. Il est transformé en cerf et mis en pièces par ses chiens qui ne le reconnaissent pas. Le désir d'Actéon, traduit par son regard concupiscent, l'a conduit à être tué en pièces, divisé jusqu'à ne plus être. Boucher, dans son tableau « Diane sortant du bain », représente la beauté nue et simple de Diane dans un style typique du rocaille. Les yeux du spectateur sont attirés par la peau lisse et blanche de Diane, qui contraste avec les tissus complexes autour d'elle. Boucher subvertit le temps mythologique pour faire du spectateur un Actéon voyeur. Face au tableau de Boucher, nous partageons malgré nous le regard concupiscent d'Actéon, tué en pièces par ses désirs. Nos désirs nous divisent jusqu'à disparaître. Face à ce risque de division jusqu'à l'infini par nos désirs, ne faudrait-il pas faire de nos désirs des facteurs d'union et de croissance ?


Il s'agit de faire de nos désirs des instruments permettant

à notre être de ne pas être divisé. René Guénon, dans Opusculs romantiques et vérités romanesques, considère que nos désirs poussent à la violence et à la dissolution du moi car ils sont hérités d'autrui par mimétisme. Selon lui, il est important d'opérer une « conversion héroïque », et de substituer le « caritas » au « cupiditas ». Il s'agit de trouver quel désir est profondément nôtre, profondément singulier. Dès lors, l'être ne se divise pas, et ne fait plus qu'un. Le narrateur, à la fin de À la recherche du temps perdu, arrive au bout de sa recherche dans Le Temps retrouvé. Par l'expérience des reminiscences involontaires à l'hôtel des Guermantes, il est projeté dans le passé et revit le pavé mal équilibré de la place Saint-Marc à Venise, la madeline plongée dans le thé et la serviette emperée d'un hôtel normand. Il comprend alors que son véritable désir profond et personnel est l'écriture, la transcription du passé par la métaphore. Ayant trouvé son véritable désir, le narrateur est comme allégé. Il fait un avec lui-même. Ainsi, trouver son désir personnel et profond permet de faire un avec soi-même. Nos désirs peuvent nous unir nous-même dans notre être. Si cette union de moi avec moi est possible, qu'en est-il de moi et autrui ?

Nos désirs, quand ils sont véritablement désintéressés, peuvent nous unir avec autrui. Alain Corbin, dans Le territoire du vide ; l'Occident et le désir d'horizon, fait une analyse du tableau de Friedrich, « Deux hommes au bord de la mer ». Sur le rivage, deux hommes contemplant l'horizon. Nous ne distinguons que leur silhouette. La seule chose que nous savons - ou plutôt devinons - d'eux, est leur désir d'horizon, de vide, d'infini, de sublime. Ils s'effacent devant

Numéro d'inscription

5 0 3 4 5 8



Signature

Né(e) le

20 / 02 / 2000

Nom

BOUCA

Prénom(s)

LOUIS-MARIE

20 / 20



Épreuve :

Cultures générales dissertation

Sujet



1

ou



2

(Veuillez cocher le N° de sujet choisi)

Les feuilles dont l'entête d'identification n'est pas entièrement renseigné ne seront pas prises en compte pour la correction.

Feuille

03 /

03

Commencez à composer dès la première page...

leur désir, simples silhouettes sombres sur fond orange, mais sont réunis par ce même désir en ceci qu'ils sont semblables sur le tableau. Les traits distinctifs des deux hommes ont disparu et ils sont unis en un même désir. Alain Corbin écrit que « Friedrich institue le rite en scène de l'angoisse métaphysique ». Sur cette scène, deux hommes au désir désintéressé de sublime se rencontrent et se confondent. Cette fusion est spirituelle, et non physique ou charnelle. L'harmonie et le silence qui se dégagent du tableau démontrent que nos désirs peuvent véritablement nous unir, dans une union spirituelle et désintéressée.

Si nos désirs peuvent restaurer l'unité de notre être et nous unir à autrui spirituellement, ils peuvent enfin nous faire croire. Enfin, loin de nous diviser, nos désirs nous agrandissent, nous font croire. Dans La Légende de Saint Julien l'Hospitalier, Flaubert fait état de ce possible accroissement par nos désirs. Julien, jeune, est investi du désir de ses parents. Si sa mère veut qu'il soit archevêque, son père veut qu'il soit chevalier. Sans désir personnel, Julien se passionne pour la vénérie, tirant tout et tout, de manière pulsionnelle. Ayant grandi et s'étant marié à la fille d'un riche seigneur,

NE RIEN ÉCRIRE

DANS CE CADRE

20 / 20

il tuera sans le savoir ses parents. S'isolant, cherchant à expier sa faute, il va le long d'un fleuve et aperçoit une barque et des avirons. Comprenant que son désir profond est d'être au service d'autrui, il va « à vivre », et se fait passer sur le fleuve. Son désir personnel trouvé, son être est uni et trouve un semblant de paix. Une nuit de tempête, il aide un lépreux à traverser le fleuve puis le réchauffe de la chaleur de son corps. Son désir l'a uni à autrui. Le lépreux est en réalité le Christ, et il se fond avec lui jusqu'à atteindre le ciel. Son désir, s'il l'a d'abord perdu et divisé dans la vénère, l'unit dans son être dès lors qu'il est personnel, l'unit avec autrui dès lors qu'il est désintéressé, et le fait croître. La multiplication christique excède à la division.

Pour conclure, si nos désirs ne semblent pas pouvoir nous diviser, le risque est bien présent, et c'est l'unité de la société et de l'être qui est en danger. Nos désirs, s'ils sont intimement personnels et désintéressés, peuvent permettre l'union et la croissance. Plutôt que la division, c'est ici l'augmentation, la croissance, la multiplication, que permettent nos désirs. Le désir de Saint Julien le fait aller au ciel, comme le désir pur de fraternité de

Estor et Pallux sous une orchestration puissante dans l'opéra de Rameau. cfu désir - marque d'une étoile en latin - succède la constellation des Gémeaux. Les étoiles se sont multipliées de la même manière que nos désirs peuvent nous unir et nous faire croître.

